# LE CHOC DU PRINTEMPS

(Majella Larochelle 2024)

Je rêve d’un printemps rouge, vibrant,

Où les souffles éveillent les cimes tremblantes.

J’attends, tendue, l’aube qui s’étire,

Rouge d’élan, traversée d’une flamme vive.

Où te caches tu, printemps des éveils ?

Aux marges incertaines de l’esprit,

Aux confins des songes suspendus,

Suspendu entre projets et échos.

Je m’abandonne à l’appel,

Entre l’éclat d’un ciel en promesse

Et le murmure des lointains secrets.

Je brûle d’attente, profonde et tenace,

Portée par le grondement de ta force.

J’ai arpenté mille parcours,

Chargé de fragments d’ombres mouvantes.

Au bord du sablier des heures,

Je me suis laissé bercer

Je me suis laisser glisser entre les soupirs des étoiles,

Par le soupir fragile des étoiles mourantes,

Glissant sur la courbe obscure de la nuit.

Égaré sous le poids des silences.

L’ombre dansait, vêtue de voiles incertains,

Elle s’étirait, parée d’incertitudes,

Et mes pas traçaient des chemins oubliés,

Et mes foulées hésitantes gravaient la nuit.

Au bout des espoirs éteints,

Face aux cloisons scellées d’un monde immobile,

Face aux murs muets des impasses.

J’ai cherché un souffle, un murmure,

Mais voici qu’un chuchotis s’élève :

Lent éveil des rêves enfouis,

L’essor fragile des rêves enfouis

Comme une note égarée

Sous la courbe obscure de l’infini,

Cherchant l’écho d’un visage.

Je vacille, assoiffé d’infini,

J’ai tremblé, assoiffée de renouveau.

Alors, dans l’euphorie d’un cri naissant,

Et sous l’euphorie du réveil,

L’amour surgit, ardent et dense,

La ferveur s’est dressée, bouillonnante et vaste,

Plus puissant que mes faiblesses

Plus grand que mon être en flottement.

Le printemps s’écrit comme un poème en mouvement.
Le long des sentiers fissurés, mes pas murmurent aux lézardes,
Et les instants naissants éclatent en floraisons légères.
Le paysage, enivré, réclame la verdure,
Tandis que j’écoute les harmonies des bourgeons.

Les forêts, sensuelles, se dressent et frémissent.
Leurs ramures, dansantes, s’offrent au souffle du vent.
Le vert, souverain, m’enlace dans son vertige,
Et mes attentes s’effacent,
Comme des habits lourds abandonnés.

Au cœur du printemps,

Une flaque dévoile un ciel miniature.

Mes pas effleurent des pétales baignés de lumière,

Et les pollens tourbillonnent en pluies invisibles,

Déposant leurs chants secrets dans l’air.

Chaque instant, plus dense qu’un livre sacré,

M’enveloppe dans son mystère cristallin,

Jusqu’à ce qu’une bruine d’émerveillement

Éclate en un arc-en-ciel éternel.

**Une marée de pétales**

Une marée de pétales éclate en silence,
l'air bruisse, serpente, suspend sa sibilance.
Ce présent glisse, tend vers les mannes,
et ouvre les corps à des frôlements intenses.

J'entends l'écume, son souffle sourd,
Le fil de la vie qui frémit toujours.
Je suis éperdue dans l'absence, à tue-tête
Le sentir pleinement dans la vastitude.

Dans les ombres vrillées, je perçois le trouble,
Dans les rivières de songes, le courant murmure.
Le printemps s'insinue en moi, profond,
Et mes yeux chavirent, happés par l'éveil.

Dans les vases où la lumière trémule,
Les fleurs s'offrent, effleurées par l'esprit.
Mon front trace, invisible, le mot botaniste,
Par sa splendeur, nous sommes transcendés.

La brise qui serpente, je la bois,
Son haleine s'attarde, revient, s'attache.
Les ailes de mille chansons me soulèvent,
et mes pieds bondissent dans l'instant.

# L’ÉTÉ

Dans la nuit chaude de l'été

Le sentier serpente entre les ombres des conifères,
Sous un ciel où le jour s'éteint sans bruit.
Les sapins effleurent mon dos dans une caresse nocturne,
Et la chaleur dessine des arabesques sur les fougères.

Les papillons blancs parsèment les champs,
L'ombre, douce et ample, glisse sur leurs ailes.
Dans la pénombre, le cri des crécerelles s'efface,
Traînant le soir dans son sillage infini.

Les canopées de lumière s'élancent,
Ici et là, elles dansent

Je suis l'ombre qui m'accompagne
Elle suit mes silences.
Agile et somptueuse,

La brise s'insinue déroulant, audacieuse,
Les secrets des feuilles chantantes.
Soudain elle déroule les secrets des folioles

Été, élan éclatant du perpétuel

Saison solaire, suave sentinelle,

Du solstice aux soupirs de septembre,

Un règne radieux, un feu qui encombre.

L’adlumie s’enlace au sumac soyeux,

Grimpante amante des substrats alcalins,

Le jour allonge ses doigts d’or et de miel,

Profusion de vie sous le ciel intemporel.

Nuits luminescentes au cœur du solstice,

Moments suspendus, clarté propice,

Chaleur câline, douce folie des heures,

Été, apogée d’un cycle enchanteur.

Mais, ô fugace, combien d’étés encore

Pour frôler l’éclat avant le grand décor ?

Regain de jeunesse, ultime éclat d’amour,

Tu marques l’instant, la vie et le retour.

Habits légers, souffle de liberté,
Chaque rayon murmure une éternité,
Et dans l’éclat d’un jour ou d’une nuit d’été,
Je vois l’infini, sa chaleur, sa beauté.

# L’AUTOMNE

## L’automne me courtise

Les forêts en silence, brûlées de souvenirs,
Sous le poids des gelées, insidieuses et froides,
L’été s’efface, une vapeur fugitive,
Et ton dernier frisson tombe, graine mûre du temps.

Mon âme, flétrie, s’incline comme une fleur,
Toi, suspendu à des souffles hésitants,
Les épis de la peur se plient à l’ombre,
Nos fleurs sauvages expirent sous l’étreinte glacée.

Je m’effeuille, dépouillé de mes attentes,
Comme l’arbre, nu, face à l’hiver imminent.

Je pleure pour ce destin,
Le pâle, trop lent, des semaines,
Sillonnant l’expectation,
Comme des traces oubliées dans la brume.

Les roches burinées par les contes du soir,
Porteurs d’échos lointains,
J’ai à dos la veille, lourd fardeau,

Mes yeux se remplissent de mémoires,
Comme un vieux livre qu'on ne peut refermer.

Les insectes pullulent, invisibles témoins,
De la défaillance saisonnière,
Où l'automne s'effondre sur les ailes du vent,
Emportant tout dans son souffle moribond.

## L’AUTOMNE MORDORÉ

L’automne, cet amant aux manteaux mordorés,
Se drape d’or et de rouille, de semblants tamisés.
Il glisse entre l’été, éclatant et sonore,
Et l’hiver silencieux, où tout s’endort encore.

Les vergers lourds exhalent les pommes carminées,
sphères d’ivoire lacérées.

Les arbres, vêtus de purpurin et d’incandescence,
S’effeuillent en un souffle, prélude à l'absence.

C’est l’heure des brumes douces, des matins laiteux,
Quand le ciel efface l’azur sous des draps soyeux.

Le souffle, messager discret du froid imminent,
Murmure aux champs endormis des airs
languissants.

Mais l’automne n’est pas qu’une saison qui s’éteint,
Il est miroir du temps, il est reflet humain.

Je contemple ses jours, l’âme pleine de pensées,
Sentant mon propre automne, son ombre enlacée.

L’arrière-saison des idées, où tout mûrit, décline,
Porte le poids des ans comme un arbre s’incline.

Et dans cette lumière, douce mais vacillante,
Se grave un dernier éclat, une flamme vibrante.

Ainsi, chaque feuille qui tournoie et se pose
Est une larme d'or, une rosée qui dépose
Sur la vie un éclat, un parfum de trépas,
Un murmure de brillant que l’hiver effacera.

## L’automne embrumé

Le ruisseau roule et regorge de mes larmes,
La vieillesse vile vacille, avilissante encore.

Des voiliers avec la mémoire des voyages d'ailleurs
Des essors qui voguent vers leur souvenance
Des voyages vers d'autres voies, d'autres histoires.

Je ne laisse plus l'ombrage m'habiller,
Je ne projette plus d'ombre
Je deviens paix sous le soleil délié.

J’appuie mes tempes, tendrement, sur la terre,
Pour trouver les sons de la verdure
Pour entendre les teintes, le timbre du vert.

Mon espace est égayée par le bruit
Il s’éveille au craquement discret,
De mes pas, écho sur les feuilles desséchées.

Mes sentiments se scindent, s’éloignent en râles,

D’une santé fuyante, fragile, mentale.

**L’automne, c’est un *fil d’or tissé***

L’automne, c’est un ***fil d’or tissé*** dans l’éphémère,
Nous sommes rendus aux rives irréductibles
C'est une broderie fragile où chaque feuille s’échoue.
Des instants suspendus, murmures de lueurs,
Richesses de suavité, comme des carrefours rares.

C’est le rugissement du vent dans les arbres rougissants,
Une farandole lente où le temps se fait silencieux.
Chaque coloration, chaque souffle est un don,
Offert pour s’estomper, un doux mystère.

Et quand tout se casse en une dernière splendeur,
On devine, au creux d'une insonorité qui s’installe,
Que la beauté réside dans ce qui ne dure pas,
Et que l’éternité n’est qu’un lustre d’âme.

C'est le semis du printemps qui se meure
C'est la fleur d'été qui s'effeuille en rouge et jaune

# L’HIVER

L’Hiver dans mes veines

*Je saigne de désarroi,*

Sous le poids glacé de cette saison sans fin.

Les ombres longues rampent,

Dans un silence que même le vent ignore.

L'absence verte hurle dans le vide,

Le souffle court des arbres nus

Rugit un cri immobile.

*Les gels hostiles mordent la terre,*

Creusant dans ma chair des sillons de glace.

Errance stoïque, mes pas hésitent,

Tandis que les rafales précipitent le néant.

Je pioche des fragments de misère

Dans l'épave d'un ciel éclaté,

Accroché à la lisière incertaine de l'horizon,

Comme un fantôme errant,

Effaré par l'infini de l'hiver.

Le 24

## L’hiver caverneux

Une tour muette s’élève, immobile,
Sourd écho aux larmes effacées.
L’étendue se fond dans le blanc opaque,
Chaque recoin noyé dans l’absence.

Mes yeux s’égarent, hésitent,
Dans l’éclat brut de la neige saturée.
La lumière insiste, démesurée,
Glacée, elle dérobe toute tendresse.

Les matins se lèvent, lourds, douloureux,
Lourds des vestiges et des failles enfouies.
Les crevasses, invisibles, guettent.
Sous l’hiver, tout grelotte,
Sa morsure lente habille la misère.

Et moi, fragile, je traverse ce vide,
Cherchant, dans un souffle si rare,
L’ombre infime d’un espoir tenace.

## Les clameurs perfides de l’hiver

Les ténèbres s’insèrent

Je suis seul comme la brise

Cherchant des feuilles

Les clameurs perfides de l’arrière-saison

………………

L’HIVER DÉCHIRANT

Aux confins des norois glacés,

Mon oreille dérive,

Dans le cercle d'un vague à l'âme,

Un miroir intérieur me hante, impassible.

L'absence s'immisce, furtive,

Portée par les sagas des flocons,

Qui dansent comme des murmures imprévus

Sur les cendres de mes rêveries figées.

Je marche, si lentement

Que le froid me dépasse,

Et je deviens l'errance immobile,

Un souffle figé dans l'éternité alpestre.

Je brise mes conforts givrés,

Secouant des éclats d’ivoire sur ma barbe,

Un écho de cristal dans la solitude.

Les prés miroitent sous les giboulées,

Tandis que les portes frissonnent,

Leurs couleurs délavées,

Offertes au vent,

Déliées dans l’immensité de la froidure

## Le vent glacial chambarde mes pensées

À la brunante de ma destinée.
Dans le chant sourd des rafales,
S'égarent mes rêves aberrants.

Mes empreintes miroitent sur la neige,
Chaque pas conte un ancien maléfice.
Cicatrices d’ombres en quête d’accalmie,
Mon corps ridé, perdu dans le firmament.

Il me reste à peindre des clartés,
Un soupir d’or sur l’écorce délavé.
La lune, frêle, plie ses sourcils,
Sous le poids des nuits et des écueils.

Je viens du pays où l’azur soupire,
Entre cascade et silence à éclore.
Ma vie, torrent, refoule les galets,
Nés du tuffeau et de l’argile blanchie.

Les partances fuient dans une nuance,
Le givre s’acharne à ma déraison.
Morsures de solitude qui s’évadent,
Frissons tissant l’âme atteinte.

Dans la pénombre où l’écho se resserre,
Les tourbillons meurent, laissant leur trace.
À travers les embûches implicites,
Je cherche le pied secret, l’oubli

**L’HIVER LE JARDIN SE TAIE**

Les jardins se taisent, les semences se morfondent,
Et les rivières gelées doucement se tapissent.

Trahie par les biches qui s’enfuient

La femme qui luit dans une vision

Que l’animal décède dans le tumulte du destin

Et franchit la limite interdite. l’esclandre gronde

Période des ans, figure du temps qui s’efface,
Symbole de l’âme qui dans le froid s’effarouche,
Mais où l'espoir souffle, tel un printemps volage.

Les ingénus fuient les remords,
Tandis que sorciers peignent leurs destinées.

Dernière escapade d'exaltation,
Dans un cœur où l’hiver encore touche.

Alors que tout languit, presque meurt,
L’hiver n’est qu’un passage, une danse lente,

Quand le dissentiment s'écrit Juste avant l’opacité

Le temps se défile,
Dans la dizaine prodigieuse où le silence
s’effarouche.

# LA BIODIVERSITÉ

diversité

BIODIVERSITÉ, ma Smilacine

Tu m’as permis de rêver,

Smilacine, ma bien-aimée,

Sous le retour des heures longues,

Dans l’ombre délicate du firmament fragile.

Je suis teinté d’or, basané de pollen,

Porté par le souffle de l’existence,

Sous des lianes sans frontières,

Où l’espoir germe dans les veines profondes de la terre.

Les murmures d’un cœur farouche

Chaque souffle devient cosmos,

Chaque geste, une promesse

Pour une biodiversité qui s’enracine

La cadence fragile d’une vie renaissante

Comblé par ta présence,

Tes trilles éclatants par millions,

Dans les failles du silence,

Tu recouds, à contretemps,

Dans l’éclat de sa diversité immense

J’honore la lumière qui danse

De latitude en altitude,

Ton feuillage, brodé d’un éclat brillant.

Je scrute, fervent,

Du bout d’un rêve étoilé

Dans ta splendeur, je découvre

Les ornements subtils

De notre culture,

Tissés par les racines d’un monde

Où chaque souffle est un hymne,

Et chaque feuille, une promesse.

Sous des lianes sans frontières,

Où l’espoir s’enlace aux rêves enfouis,

Dans l’étreinte douce des connexions infinies

Je célèbre ton lustre,

Smilacine, ma bien-aimée.

# L’EAU

# L’EAU

Quand le ruisseau s’apaise,

Il tresse de ses mains

Une odyssée de vagues

Une mantille complaise

Pour trouver mon chemin

Je suis l’enfilade des méandres

Pour toi, j’ai une cascade,

Ses éclats en parure,

Un souffle noué d’azur,

Et l’éclat doux d’un crépuscule

……………..

……………

# LE FEU

LE FEU

Je suis né de la lignée d’une âme silencieuse
Où les giclées murmurent et se figent.
Les braises ardentes se fissurent
Pour forger l’invisible sur d'autres rives.

Vile la senteur d’un feu d’humus éternel,
Dans les braises sombres où le souffle s’éteint,
Ma forêt ignée de charbon s’épanouit,
Sous les cendres flottent des souvenirs passés.

Je vois le soleil feuillu entre les nuages,
Ses rayons transpercent, une lueur de braise,
Dans l’ombre, une danse, et l’air s’enflamme,
Embrasant la terre, d’un éclat qui apaise.